

La descente de la mort qui tue

C'est un jour où il fait beau. Vous sortez pour une grande promenade. Vous vous dirigez vers *la descente de la mort qui tue*, un lieu nouvellement dit, Ici. Les enfants qui dévalent la pente abrupte, à cet endroit de la forêt, l'ont baptisée comme ça, sans aucun souci du pléonasmе, simplement avec le goût de la dégringolade des mots dans leur bouche.

La descente de la mort qui tue, la descente de la mort qui tue... Comment ne pas prendre plaisir à se répéter ces occlusives labiodentales enrobées de fricatives, huilées aux constrictives, vitaminées aux dorso-palatales qui cognent pour s'échapper des lèvres.

La descente de la mort qui tue ne leur a jamais rien fait d'autre que mourir de peur et de

plaisir tout à la fois. Les enfants qui l'ont nommée ainsi sont si légers qu'ils posent à peine leurs bottes sur les grosses pierres, volant au-dessus des fondrières, évitant les croche-pieds des branches cassées, pendant que, nous, nous peinons à les suivre, vérifiant la stabilité de la roche sous nos souliers de randonnée, accrochés aux rejets, enlacés aux baliveaux.

Plus bas, les voilà déjà sur un sentier de campagne bordé de clôtures. Plus avant, un tas de bois les appelle. Après une aventure comme celle-là, le plancher des vaches est bien trop plat. Du haut de leur perchoir, ils embrassent l'étendue avec les yeux. Leurs vaches paissent, paisibles, pendant que vous, loin derrière eux, vous passez, trébuchant sur les cailloux.

Tout au bout du chemin, vous la voyez, la petite ferme dans laquelle ils habitent. Les enfants en connaissent déjà la justesse du travail bien accompli, son alliance avec les saisons ; ils participent comme ils respirent aux gestes quotidiens de leurs parents. Le savoir et le faire ne s'y sont jamais aussi bien entendus.

Comme la poésie, inscrite au plus profond de l'être, nourrie de vent et d'écorce, ne se contentant pas de quelques vers écrits sur le

bord d'une table, le travail dans leur ferme est plus qu'une profession, c'est un métier dans lequel ils tissent leurs journées, intimement nouées à lui.

Bien qu'elle paraisse tenir sur des fondations solides, cette ferme doit résister, veiller, lutter pour ne pas se laisser emporter dans la brutale descente qui en projette plus d'une vers une mort certaine, une mort qui tue et déchire chaque jour la belle ouvrage.

Avant de continuer notre chemin, nous jetons encore un œil vers le tas de bois où il n'y a plus personne.

Faire une petite promenade

Qu'ils se nomment *nich'biesses*, *tordus*, *tchinots*, *gratons*, *ramounis*... selon le gentilé local, les gens d'Ici se baladent peu ; ils n'ont pas beaucoup d'intérêt pour les petits chemins, les sentes forestières, le jeu des feuilles mortes qui crissent, la neige qui craque, la glace qui rompt sous les pas. Ils ont planté leurs quartiers au fond d'une vallée ; la source est à cent pas, le grand-père en face de la source, la tante à vingt coudées du cousin, lui-même voisin direct du frère, et les poules sont bien gardées.

Je me souviens de ces balades familiales interminables après le rôti, les croquettes, et la tarte aux pommes du dimanche. Nous allions tous au rythme des grands-parents, nous

progressions sur notre chemin de croix, station après station, rencontrant l'un ou l'autre pour des questions n'attendant pas de réponse, dans une langue où personne n'écoute personne, où personne ne parle vrai. Les enfants, pressés d'en finir avec les « commentçava çavaetvous-pasmalmerci », le regard absent, niant être de la partie, souffrant d'un désir crucifié. Nous ingurgitions quelques mètres de plus, les adultes commentaient les travaux des uns, la nouvelle porte de l'autre, les châssis en mauvais état de celui-là, le temps qui n'est jamais comme on le voudrait. Le petit vent froid d'avril reboutonnait les gilets tricotés main que nous portions malgré nous, nous, les enfants qui n'avions jamais froid quoi qu'en disent les proverbes saisonniers, nous, qui connaissons le chemin par cœur, toujours le même, sans surprise. Il n'y avait, je pense, pas plus d'un kilomètre pour faire le tour, une rive, un pont, l'autre rive, l'autre pont, case départ. Il n'y avait pas de pire ennui que ces après-midi-là, toutes ces minutes gaspillées à piétiner le bitume, sachant que nous serions récupérés par l'école, le lendemain. Nous n'en sortions pas, l'ennui nous venait de la présence des adultes.

Sans eux, nous avions la capacité d'entrer dans l'épaisseur du temps, nous patinions des heures, nos vélos dévalaient les rues pavées, nos enfers du nord, sans freins et sans casque; nous avions en nous la source et la soif tout à la fois. L'ennui n'était pas celui des parents, dont la source tarit faute de soif; l'ennui était de ne pas nous sentir libres de dépenser notre eau comme bon nous semblait, libres de nous en éclabousser les habits du dimanche, d'en inonder les rides asséchées de ces empêcheurs d'un autre âge.